LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif

*La **PNM** aborde de manière critique les problèmes politiques et culturels, nationaux et internationaux. Elle se refuse à toute diabolisation et combat résolument toutes les manifestations d'antisémitisme et de racisme, ouvertes ou sournoises. La **PNM** se prononce pour une paix juste au Proche-Orient, basée sur le droit de l'État d'Israël à la sécurité et celui du peuple palestinien à un État.*

ISSN: 0757-2395

PNM n° 349 - Octobre 2017 - 35e année

MENSUEL ÉDITÉ PAR L'U.J.R.E.

Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Le N° 6,00 €

Boris Taslitzky

Boris Taslitzky au MAHJ

Lire en p.8

A guit your ! **א גוט יור !**

À l'occasion de Roch Hachana, la *PNM* présente ses meilleurs vœux à ses lecteurs.

Graves menaces sur la paix

Lire en p.4

Jacques Lewkowicz

Ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas

Editorial

La société française est l'objet d'un « choc », celui des ordonnances réformant le Code du travail. Il s'agit, car à coup sûr ce n'est là qu'un premier pas, de vider ce code de sa substance relative aux garanties dont disposent les salariés, elles-mêmes fruits de décennies de luttes pour les conquérir. Il s'agit, au fond, d'instituer pour le plus grand profit du patronat et, parmi celui-ci, de la fraction la plus liée au capital financier, la concurrence de chaque salarié contre tous les autres salariés.

Cependant, le pouvoir macronien n'est pas au bout de ses peines sur ce chemin. D'une part, sa très brusque et rapide chute de popularité dans les sondages est un signe de faiblesse politique. D'autre part, au moment où nous écrivons ces lignes, plusieurs journées de protestation et d'action sont déjà programmées par des forces politiques ou syndicales.

Par ailleurs, à l'occasion de la préparation du budget, une refonte importante de la fiscalité se profile à l'horizon, sur laquelle nous revenons en page 4.

Celle-ci est profondément marquée par une aggravation des inégalités.

Au fond, la question qui est posée est celle de savoir de quelle politique notre société française a besoin.

Plutôt qu'une flexibilité de l'emploi source de précarité, qu'un abaissement de charges sociales sans efficacité sur le niveau de l'emploi, il faut libérer l'économie des pressions que le capital financier exerce sur elle par l'application de normes de rentabilité insensées tant elles sont exorbitantes.

Plutôt que de réduire le rôle des instances représentatives des salariés dans les entreprises, il faut instituer une véritable démocratie sociale dans les lieux où l'on produit la richesse.

Plutôt que la nomination d'une « personnalité écologique », il faut un ambitieux programme de développement des énergies renouvelables.

Plutôt qu'un recours systématique aux marchés et au secteur privé , embourbés dans leur logique de rentabilité financière, il faut instituer une logique de service public au profit du plus grand nombre concernant, notamment, la santé, la culture et l'éducation.

Plutôt qu'une soumission au diktat européen en matière de déficit budgétaire, il faut refonder l'Europe pour la rendre plus solidaire, plus sociale et plus démocratique.

Plutôt que d'envoyer les troupes françaises guerroyer tous azimuts à travers le monde, il faut une véritable politique de coopération et de paix entre les nations qui composent ce monde.

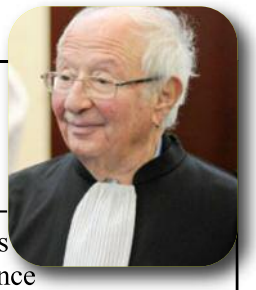
Et qu'on ne vienne pas nous dire que la politique du gouvernement a été approuvée par une majorité de Français lors des dernières élections. Car il faut rappeler que c'est moins du quart de l'électorat qui, par son vote au premier tour de la présidentielle, a approuvé le programme d'Emmanuel Macron. Dans ces conditions, il n'est d'autre voie que l'engagement dans le mouvement social pour contrecarrer cette politique néfaste aux intérêts de ceux qui ne vivent que de leur travail.

Aucun doute : tous les lecteurs de la ***PNM*** auront à cœur d'y contribuer. ■ 18/09/2017

Carnet

Roland Rappaport

est mort en juin à l'âge de 83 ans.



Issu d'une famille juive polonaise qui a échappé à l'extermination, il a passé à plusieurs reprises des vacances dans les colonies de la Commission Centrale de l'Enfance auprès de l'UJRE, qu'il évoquait avec joie et émotion.

Avocat au barreau de Paris depuis 1956, cofondateur du *Syndicat des avocats de France*, il fut, tout jeune, membre du collectif d'avocats constitué par le Parti communiste français pour défendre les militants du FLN et du Parti communiste algérien. Il fut l'un des avocats de Maurice Audin et contribua avec d'autres à faire parvenir en France le manuscrit de *La question* d'Henri Alleg. Il plaida également au procès Barbie pour faire entendre la voix des enfants d'Izieu. Parrain de MRJ-MOI, il lui accorda, peu de temps avant sa mort, un entretien filmé passionnant sur la notion de crime contre l'humanité. Ce document sera accessible dans le parcours libre du Musée virtuel de MRJ-MOI. Roland Rappaport restera pour nous une figure inoubliable. ■ ***PNM***

Paula Paumond, née Goldfinger

nous a quittés le 21 septembre 2017 à l'âge de 80 ans.

Il y a quelques années, nous nous étions réjouis de l'amélioration de la santé de notre amie. La maladie aura eu raison de la combativité, de l'allant, de l'humour de cette femme de conviction. Paulette, une habituée du « 14 » et de la « rue juive » ne manquait pas l'occasion d'honorer la mémoire de ses parents, Elie et Gitla Goldfinger. Nous transmettons nos plus sincères condoléances à son fils Fabrice ainsi qu'à ses proches. ■ ***PNM***

Félicitations

C'est peu de dire que la famille **Steinberg** nous est chère. L'UJRE a eu l'honneur d'avoir pour président **Lucien** Steinberg dont tous nos lecteurs connaissent la contribution à l'histoire de la Résistance juive. Son épouse **Hélène** qui nous quittait il y a peu a joué un rôle d'animation appréciable en faisant vivre sa librairie, notre voisine, *La Balustrade*. C'est dire qu'**Henriette** a de qui tenir. Aussi avons-nous appris avec un peu de fierté sa promotion au grade d'officier de la Légion d'honneur. Distinction qui lui a été remise le 22 septembre par le secrétaire général du *Secours populaire français,* Julien Lauprêtre. Henriette est en effet Secrétaire nationale et Secrétaire générale du Conseil d'administration de cette association dont nous rappelons le mot d'ordre magnifique que lui trouva Jean Cocteau, « *Tout ce qui est humain est nôtre* ». Le nouvel officier, qui est aussi notre abonnée, a droit aux chaleureuses félicitations de la ***PNM***. ■

Mémoire

Un monument à la mémoire des 11 450 enfants juifs déportés de France a été érigé au cimetière du Père Lachaise. À l'invitation* de la maire de Paris, Anne Hidalgo, de Catherine Vieu-Charier, son adjointe chargée de la mémoire et du monde combattant, correspondant Défense, de Frédérique Calandra, maire du 20e arrondissement et d'Henri Panczer, président du *Conseil National pour la Mémoire des Enfants Juifs Déportés*, son inauguration aura lieu au cours d'une cérémonie le **Jeudi 12 octobre 2017 à 14h30 dans le carré de la Déportation, à coté du mur des Fédérés. Entrée par la rue des Rondeaux – Métro Gambetta.**

* Inscription impérative avant le **10 octobre 2017** à reponses.protocole@paris.fr

Place Lise et Artur London à Paris

Le 29 août, la maire de Paris, Anne Hidalgo, a inauguré dans le 12e arrondissement, à l'intersection du boulevard Poniatowski, de l'avenue de la Porte de Charenton et de la rue Ferdinand-de-Béhagle, la nouvelle **Place Lise et Artur London**, en présence notamment de Catherine Vieu-Charier, adjointe à la Maire de Paris, chargée de la mémoire et du monde combattant, correspondant Défense, de Catherine Baratti-Elbaz, maire du 12e arrondissement et de Gérard London.

Militants communistes, engagés tous les deux dans les Brigades Internationales en Espagne, résistants de la première heure, Artur London est arrêté en 1940, Lise London, en 1942.

Ils sont déportés, lui à Mauthausen, elle à Ravensbrück puis à Buchenwald.

Artur, né dans une famille juive, fut l'un des dirigeants de la Résistance de la MOI.

Après la guerre, de retour en Tchécoslovaquie, son pays d'origine, il fut injustement condamné* puis libéré sur l'intervention du PCF.

Lise était une marraine de MRJ-MOI. ■

* **Artur et Lise London**, *L'aveu : dans l'engrenage du procès de Prague*, Gallimard, rééd.1986, 640 p., 11,90 €

La Presse Nouvelle Magazine – ISSN : 0757 - 2355

LA PRESSE NOUVELLE

Magazine Progressiste Juif
fondé en 1934

Editions :
1934-1993 : quotidienne en yiddish, ***Naïe Presse*** (clandestine de 1940 à 1944)
1965-1982: hebdomadaire en français, **PNH**
depuis 1982 : mensuelle en français, **PNM**
éditées par l'U.J.R.E

N° de commission paritaire 061 9 G 89897

Directeur de la publication
Jacques LEWKOWICZ

Rédacteur en chef
Bernard Frederick

Conseil de rédaction
Claudie Bassi-Lederman, Jacques Dimet, Jeannette Galili-Lafon, Patrick Kamenka, Nicole Mokobodzki, Roland Wlos

Administration - Abonnements
Secrétaire de rédaction
Tauba Alman

Rédaction – Administration
14, rue de Paradis
75010 PARIS
Tel : 01 47 70 62 1 6
Fax : 01 45 23 00 96
Courriel : lujre@orange.fr

Site : http://ujre.monsite-orange.fr
(bulletin d'abonnement téléchargeable)

Tarif d'abonnement
France et Union Européenne :
6 mois 30 euros
1 an 60 euros
Etranger (hors U.E.) 70 euros

IMPRIMERIE DE CHABROL
PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT
Je souhaite m'abonner à votre journal "*pas comme les autres*" magazine progressiste juif.
Je vous adresse ci–joint mes nom, adresse postale, date de naissance, mèl et téléphone

PARRAINAGE
(10 € pour 3 mois)
J'OFFRE UN ABONNEMENT À :
Nom et Prénom .....
Adresse .....
Téléphone .....
Courriel .....

UJRE Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide

Assemblée Générale

L'UJRE invite ses adhérents à participer à l'Assemblée Générale qui se tiendra le samedi 21 octobre, à 15h, au 14 rue de paradis, Paris 10°.

La vie de toute association est ponctuée par son Assemblée générale : réunion des adhérents, cet incontournable moment de rencontre et de débat, essentiel pour la vie de l'association, leur permet d'être informés sur sa gestion annuelle, de se prononcer sur les activités passées, de définir et orienter celles à venir. Comme toujours, notre réunion se terminera par le traditionnel pot de l'amitié. Nous vous espérons nombreux ! ■

Rappel Ne peuvent participer aux votes que les adhérents à jour de leur cotisation

LA PRESSE NOUVELLE Magazine Progressiste Juif

Un appel à collaboration

La ***PNM*** recherche des collaboratrices / collaborateurs bénévoles pour rejoindre son équipe de rédaction.

Vous maîtrisez le français, vous avez de l'intérêt pour la politique, la vie sociale, l'histoire, la langue et la culture yiddish, les arts, le cinéma, le théâtre.

Vous avez des disponibilités pour réaliser des interviews de personnalités, artistes, chercheurs...

Vous ou l'un de vos proches peuvent être d'une grande aide à la ***PNM***.

N'hésitez pas à nous contacter (**lapnm@orange.fr**) ■

Erratum Chers lecteurs, nous avions annoncé dans notre dernier numéro que le film *Brooklyn yiddish* sortirait ce 13/09. Sa sortie a finalement été repoussée au 25/10. Occasion pour nous de vous annoncer qu'il vient de remporter au **Festival du cinéma américain de Deauville le Prix du Jury**. Raison de plus d'aller le voir, c'est un bon film ! ■

Centenaire de la déclaration Balfour

PROCHE-ORIENT

ISRAËL-PALESTINE : SIX DATES EN « 7 »

par **DOMINIQUE VIDAL***

C'est une curiosité : six dates essentielles du conflit israélo-palestinien se terminent en 7 et permettent un survol de cette histoire tragique.

29-31 août 1897 : à Bâle, le premier Congrès sioniste mondial

« s'efforce d'obtenir pour le peuple juif en Palestine un foyer reconnu publiquement et garanti juridiquement. »

Et pourtant, **Theodor Herzl**, comme la plupart des intellectuels juifs, croit d'abord à l'assimilation des Juifs. Mais il devient correspondant de presse à Paris lorsqu'éclate l'affaire Dreyfus : il y voit, après les pogroms de Russie, le signe que les Juifs s'avèrent inassimilables, même par cette France qui, la première, les émancipa.

« À Bâle, écrit-il dans son Journal, *j'ai créé l'État juif. Si je disais cela aujourd'hui publiquement, un rire universel serait la réponse. Dans cinq ans peut-être, dans cinquante sûrement, tout le monde comprendra. »* Cinquante ans plus tard, l'État d'Israël verra le jour…

Sa vie durant, il rencontrera des personnalités susceptibles d'appuyer son projet : le sultan turc, les ministres du Tsar, le Kaiser, etc. Toutefois sa préférence va au Royaume-Uni. Herzl meurt en 1904 sans avoir obtenu le soutien britannique, mais son successeur Haïm Weizmann réussit treize ans plus tard.

2 novembre 1917 : la Déclaration Balfour

Ce jour-là, le secrétaire au Foreign Office, Lord Arthur Balfour, écrit que son gouvernement *« envisage favorablement l'établissement en Palestine d'un Foyer national pour le peuple juif et emploiera tous ses efforts pour faciliter la réalisation de cet objectif, étant clairement entendu que rien ne sera fait qui puisse porter atteinte aux droits civils et religieux des collectivités non-juives existant en Palestine, ou aux droits et statut politiques dont les Juifs jouissent dans tout autre pays ».*

Cette déclaration bafoue deux engagements du Royaume-Uni : d'abord la promesse faite au chérif Hussein comme à Ibn Saoud de *« reconnaître et soutenir l'indépendance des Arabes »* ; ensuite les accords Sykes-Picot avec Paris, qui internationalisent la Palestine sans y prévoir de Foyer national juif. Résumé d'Arthur Koestler : *« Une nation a solennellement promis à une seconde le territoire d'une troisième. »*

Alors ministre de l'Armement, Winston Churchill expliquera : *« Les Juifs ont œuvré pour le succès de la Grande-Bretagne* (…). *La Déclaration Balfour ne doit donc pas être regardée comme une promesse faite pour des motifs sentimentaux, c'était une mesure pratique prise dans l'intérêt d'une cause commune. »*

L'ambition du Royaume-Uni va au-delà de la guerre. Obsédé par la sécurité de son système colonial, il redoute la concurrence de la France. Le projet sioniste lui paraît d'autant plus intéressant que Weizmann le présente habilement : *« Une Palestine juive serait une sauvegarde pour l'Angleterre, particulièrement en ce qui concerne le canal de Suez. »*

Les espoirs que placent les sionistes dans le mandat britannique ne seront pas déçus. Entre 1917 et 1948, le *Yichouv* (la communauté juive de Palestine avant la création d'Israël) passe de 10 % à 30 % de la population, sa superficie agricole est multipliée par 3, le nombre de ses colonies par 10 et sa production industrielle par 50.

Le calcul est moins bon du côté britannique. Londres a sous-estimé la résistance des Arabes, qui multiplient les révoltes. Après celles de 1920 et de 1929 éclate, en 1936, une véritable insurrection qui durera près de trois ans. L'ayant réprimée durement, Londres en tire les leçons.

À défaut du (premier) partage de la Palestine refusé par les intéressés, Sa Majesté, inquiète d'un possible retournement d'alliances des pays arabes, fait volte-face. Le Livre blanc du 17 mai 1939 réduit l'immigration juive et les achats de terre, et promet donc d'ici à dix ans l'indépendance à une Palestine majoritairement arabe.

29 novembre 1947 : le plan de partage de l'ONU

La Seconde Guerre mondiale et le génocide nazi bouleversent cette perspective.

Jusque-là minoritaire parmi les communautés juives, le mouvement sioniste organise l'immigration illégale vers la Palestine car des centaines de milliers de survivants ne peuvent pas ou ne veulent pas rentrer chez eux et se voient refuser toute immigration vers les États-Unis.

Il a aussi acquis une légitimation tragique aux yeux de consciences occidentales travaillées par la culpabilité et qui ignorent tout des Arabes palestiniens. David Ben Gourion, qui le sait, déclare devant la commission d'enquête des Nations unies : *« Qui veut et peut garantir que ce qui nous est arrivé en Europe ne se reproduira pas ?* (...) *Il n'y a qu'une sauvegarde : une patrie et un État. »*

Londres va passer la main sous les pressions conjuguées du mouvement sioniste, qui recourt au terrorisme, de l'opinion britannique, qui veut sortir d'un bourbier ruineux, et enfin du Kremlin et de la Maison-Blanche, qui entendent écarter les Britanniques du Proche-Orient.

Le 29 novembre 1947, l'Assemblée générale des Nations Unies adopte donc la résolution 181, qui crée un État juif sur 56 % de la Palestine (dont les Juifs représentent à l'époque 32 % de la population et détiennent 7 % des terres), un État arabe sur les 44 % restants et un régime international pour Jérusalem.

D'abord judéo-palestinienne, puis israélo-arabe, la guerre qui éclate aussitôt tourne à l'avantage des forces juives, financées par les États-Unis et armées par l'URSS. L'État juif augmente d'un tiers son territoire, l'État arabe est mort-né et 800 000 Arabes ont dû prendre le chemin de l'exil.

Juin 1967 : la guerre des Six-Jours

Jusqu'en 1967, le reste de la Palestine était demeuré dans des mains arabes : la Cisjordanie et Jérusalem-Est annexées par la Jordanie, la bande de Gaza occupée par l'Égypte. Avec la guerre des Six-Jours, Israël s'en empare.

Au début, il les présente comme une carte à jouer dans les négociations. Mais lorsque, le 22 novembre 1967, la résolution 242 du Conseil de sécurité prône l'échange des territoires contre la paix, c'est trop tard : Israël a annexé Jérusalem-Est dès juillet 1967 ; et le plan Allon a lancé la colonisation de la Cisjordanie. D'abord présentée comme sécuritaire, celle-ci va bientôt s'accélérer.

17 mai 1977 : victoire de la droite

La droite, conduite par Menahem Begin, remporte pour la première fois les élections. Elle intensifie la colonisation de Jérusalem-Est et de la Cisjordanie, annexe le Golan et multiplie les opérations militaires contre le Liban.

Mais elle sait aussi faire preuve de diplomatie : elle profite du voyage d'Anouar Al-Sadate à Jérusalem pour entraîner l'Égypte dans une paix séparée. En échange du Sinaï, secondaire pour Israël, Begin obtiendra quelque chose d'essentiel pour lui : la fin de tout risque de guerre sur plusieurs fronts.

Un mois et demi après la normalisation égypto-israélienne, *Tsahal* se lance dans une nouvelle guerre : contre le Liban.

7 décembre 1987 : le déclenchement de la première Intifada

C'est un accident de la circulation à Gaza qui provoque la première *Intifada*, un mouvement populaire durable, massif et non armé, dont les effets se font sentir :

- sur l'opinion israélienne, dont une majorité, comprenant que le *statu quo* n'est pas durable, se prépare à une paix de compromis ;
- sur la stratégie de la Jordanie, dont le roi, Hussein, renonce à récupérer la Cisjordanie ;
- sur l'opinion internationale, choquée par le spectacle d'une puissante armée réprimant des jeunes ne lançant – à l'époque – que des pierres ;
- sur l'*Organisation de libération de la Palestine* (OLP) ainsi transformée en interlocuteur incontournable.

À Alger, en novembre 1988, le Conseil national palestinien donne un débouché au mouvement : il proclame l'indépendance de la Palestine, reconnaît les résolutions de l'ONU fondant le droit à l'existence d'Israël et condamne explicitement toute forme de terrorisme. C'est le début d'un « processus de paix » qui mènera, en 1993, aux accords d'Oslo. La suite est connue… ■

* Journaliste et historien, co-directeur avec Bertrand Badie de *L'État du monde 2018. En quête d'alternatives*, La Découverte.

Social

Prendre aux pauvres pour donner aux riches

par **Jacques Lewkowicz**

La politique fiscale de l'État consiste à déterminer quelles catégories sociales verront le poids de l'impôt s'alléger ou s'alourdir. La présidence Macron envisage de nombreuses modifications de la fiscalité, dont il semble difficile, de saisir, a priori, quel sera l'effet final tant elles mélangent des mesures dont le sens est contradictoire.

Dans une très utile étude, l'OFCE [1] a procédé à une évaluation de leurs conséquences [2]. Sont envisagées : la suppression de la taxe d'habitation pour les ménages à l'exception des 20 % disposant des meilleurs revenus, la réduction de la fiscalité sur les revenus du capital à une taxe unique de 30 % (sans prendre en compte l'ensemble des revenus), la restriction de l'impôt sur la fortune à un impôt sur l'immobilier, l'exonération de cotisations sociales des salariés sur les heures supplémentaires, la hausse de la CSG, la baisse des cotisations sociales santé et chômage des salariés, la hausse du prix du tabac, la baisse à 25 % du taux d'imposition sur le bénéfice des sociétés, la poursuite du CICE en baisse de cotisations sociales patronales, la suppression des cotisations sur les salaires au SMIC, l'exonération des cotisations sociales patronales sur les heures supplémentaires. Pour déterminer l'impact de ces différentes mesures, on partage l'ensemble des ménages en dix segments (appelés déciles) dont les effectifs sont égaux mais dont les revenus sont rangés par ordre croissant. On peut ainsi évaluer l'impact des mesures fiscales envisagées sur chaque décile et donc sur chaque niveau de revenu.

Tous calculs faits quant aux conséquences des changements envisagés, il apparaît une diminution des prélèvements obligatoires – impôts et cotisations sociales. Mais, on observe surtout que 46 % de cette baisse bénéficieront aux 10 % des ménages les plus riches. Mais même parmi ceux-ci, c'est le 1 % le plus riche qui en profitera le plus. Il s'agit donc bien de prendre aux pauvres pour donner aux riches.

Comment justifier ce qui apparaît aux yeux de chacun comme une injustice sociale ? Les propagandistes du libéralisme ont inventé un gadget idéologique à cet effet. Il s'agit de la *théorie du ruissellement*. Selon celle-ci, il est de l'intérêt de tous d'améliorer le sort des plus riches. En effet, ces derniers consomment et investissent plus que les pauvres. En conséquence, ils favorisent la croissance de l'économie. Et cette croissance bénéficie à tous en créant des emplois. Les plus pauvres verraient, ainsi, « ruisseler » vers eux, le supplément de revenu accordé aux plus riches par les baisses d'impôt dont ils bénéficient.

Le problème avec cette théorie, c'est qu'elle a été expérimentée, notamment aux USA depuis la présidence de Reagan (années 1980) et qu'elle n'a pas du tout donné les résultats attendus mais plutôt l'inverse. Les riches se sont bien enrichis, mais les plus pauvres ont vu leurs emplois précarisés, tandis que le revenu médian (celui qui partage l'ensemble des contribuables en deux parties égales lorsqu'on les range par ordre croissant) est resté absolument stable sur toute la période jusqu'à nos jours, tandis que pourtant, l'économie américaine a crû fortement dans son ensemble et a produit des richesses supplémentaires sous l'effet du développement technologique [3].

Il est vrai que le président Macron fait des efforts pour rétablir la justice sociale. Ainsi, pour compenser la baisse des allocations logement de 5 euros a-t-il demandé aux propriétaires de logement d'opérer sur les loyers qu'ils perçoivent une baisse identique : naïveté ou hypocrisie ? ■

[1] Office français de conjoncture économique, Laboratoire de recherche en économie de Sciences Po

[2]https://www.ofce.sciencespo.fr/pdf/pbrief/2017/pbrief25.pdf

[3] Voir Daniel Cohen : https://www.franceculture.fr/emissions/linvite-des-matins-2eme-partie/travail-des-ordonnances-capitales

Paix

Graves menaces sur la paix

La politique de l'OTAN et des Américains attise les tensions en Europe, au Proche-Orient et en Asie

On ne peut plus l'ignorer : de graves menaces pèsent sur la paix ; partout l'on entend des bruits de bottes ; la course aux armements est relancée ; la dissémination des armes de destruction massive met en danger la planète.

L'escalade verbale entre la Corée du Nord et les États-Unis peut à tout moment déboucher sur une conflagration mondiale. Si les essais de missiles et de bombes atomiques réalisés en Corée du Nord doivent être condamnés avec la plus grande fermeté, ils ne sauraient être le prétexte à l'aventure militaire que Trump déclare préparer. Or, chacun le sait : toute attaque contre Pyongyang sera considérée par la Chine et la Russie comme une attaque contre leur pays. D'autant plus que la politique de l'Otan d'encerclement de la Russie – dont la France hélas ! est partie prenante – attise les tensions. À ses frontières et avec la participation de l'armée américaine, des manœuvres ont lieu en Ukraine alors que ce pays n'est pas (encore !?) membre de l'Otan. D'autres exercices ont lieu en Suède visant explicitement la Russie. Moscou réplique par d'autres manœuvres en Biélorussie aux limites de la Pologne.

Au Proche-Orient, la guerre continue de faire rage en Syrie, en Irak, au Yémen, ainsi que le jeu trouble des Occidentaux à l'égard des terroristes de Daech et autres.

Trump multiplie les décisions irresponsables. Les États-Unis, acculés par leur perte d'influence sur la marche du monde, menacés par la dé-dollarisation des échanges que Chine et Russie engagent avec d'autres États, notamment l'Iran et les Brics, créent un climat de peur et de tensions qui leur permet de justifier des augmentations colossales de leur budget militaire, source de profits pour le complexe militaro-industriel : 600 milliards de dollars en 2018 (+ 54 milliards).

Face à cette situation, l'adoption, le 7 juillet dernier à l'ONU d'un traité sur l'interdiction des armes nucléaires montre que les solutions politiques sont possibles et que rien n'est irréversible.

Mais comme le disait Jean Jaurès, « *le capitalisme porte en lui la guerre comme une nuée porte l'orage* ». La même logique porte les mêmes effets. Ainsi, l'Élysée s'oppose-t-il au texte voté à l'ONU, au prétexte de moderniser la force de frappe nucléaire. Alors qu'il impose l'austérité aux Français, à leurs services publics et à leurs communes, le gouvernement prévoit de doubler le montant des crédits annuels consacrés aux armes nucléaires qui devraient passer de 3,5 à 6 milliards par an d'ici à 2020). L'objectif est de renouveler en totalité la flotte de sous-marins nucléaires lanceurs d'engins (SNLE) dont le dernier exemplaire a été livré en 2010. Le budget militaire global de la France doit passer lui aussi de 31,6 milliards en 2016 à 41 milliards d'euros dès 2020, pour atteindre les 2 % du PIB exigés par l'Otan.

Une convergence mondiale de forces pour la paix n'a jamais été aussi nécessaire ; aussi urgente. Elle se réalise peu à peu. En France, un collectif « *En marche pour la paix* » s'est constitué rassemblant plus de 120 organisations diverses qui agissent pour les droits humains, contre le racisme et la xénophobie, pour l'égalité hommes-femmes, pour la diminution des dépenses d'armement, pour l'éducation à la paix, pour faire face à l'urgence climatique. Cinquante-trois de ces organisations ont publié « *Le livre blanc pour la paix* ». Le collectif *En marche pour la paix* souligne « *qu'aucune de nos différences de convictions, d'appartenance ou de sensibilités philosophiques, politiques, religieuses, syndicales ou autres ne doit faire obstacle à l'expression de notre volonté commune de vivre en paix dans un monde de solidarité, de justice et de fraternité* ».

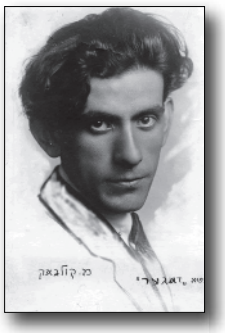
C'est à l'appel de ce collectif de 120 organisations, que, dans le cadre de la Journée internationale de la paix, ont été organisées partout en France, le samedi 23 septembre, des marches pour la paix pour exprimer la volonté commune qui a présidé à « *la vague mondiale pour la paix* », lancée le 6 août 2017 à Hiroshima. ■ **Ch. N.**

Histoire

Octobre 1937, exécution à Minsk de Moïche Kulbak

La mort d'un poète romantique

par **Bernard Frederick**



Poète yiddish, romancier et dramaturge, né à Smorgon près de Vilna, en 1896, Moïche Kulbak est une des victimes des purges staliniennes de la terrible année 1937. Il est arrêté à Minsk (Biélorussie) en septembre et exécuté le 29 octobre.

Pour quelle raison ? En ce temps là, à l'époque de la *Iejovschina*, du nom de Iéjov, le chef du NKVD (la police politique), il n'y avait pas besoin de raison. L'ordre opérationnel n° 00447 du 31 juillet 1937, ordonnait de réprimer les « *éléments antisoviétiques et socialement dangereux* ». Kulbak était-il un « *élément antisoviétique* » ?

C'est de lui-même, qu'il avait en 1928 quitté Wilno (Vilna), annexée en 1922 à la Pologne, pour s'installer à Minsk, capitale de la Biélorussie soviétique. La croissance des institutions culturelles yiddish en Union soviétique, d'une part, et l'atmosphère en Pologne pour les Juifs d'autre part. le poussèrent à faire ce choix. À Minsk, Kulbak avait écrit le long poème *Disner Tshayld-Harold* (1933), deux drames, *Boytre* (1936) et *Benyomin Magidov* et surtout un roman *Zelmenyaner,* sur le sort d'une famille juive traditionnelle dans les nouvelles conditions de l'Union soviétique (1931 -1935). Rien qui ne pouvait fâcher la censure. Rien qui puisse relever de l'antisoviétisme.

Alors était-il « *socialement dangereux* » ? C'était un poète romantique. Pendant la Première Guerre mondiale, il vivait à Kovno (Kaunas) où il commença à écrire en hébreu. Il fit ses débuts en yiddish en 1916 avec un poème qui sera mis en musique et deviendra très populaire. En 1918, Kulbak s'installa une première fois à Minsk, où il enseigna et écrivit de la poésie. Puis il déménagea à Wilno où, en 1920, il a publié son premier livre, *Shirim* (Poèmes), qui a confirmé sa place de poète dans la tradition romantique yiddish de Dovid Eynhorn.

Plus tard, à Berlin, où il demeura trois ans, Kulbak se familiarise avec les courants contemporains de la littérature européenne, en particulier avec l'expressionnisme qui devait avoir une influence significative sur son travail ultérieur. Il a contribué aux périodiques yiddish à Berlin, en Pologne, et surtout dans *Di Tsukunft* de New-York, qui publia son épique *Raysn* (Biélorussie en yiddish) et son drame *Yankev Frank*. Le *Tsukunft* était plutôt bundiste. Ça ne faisait pas du poète un « *élément socialement dangereux* ».

A Wilno, où il revient en 1923, Kulbak sera président du nouveau *Pen Club Yiddish*. Au cours de cette période, il a écrit les longs poèmes *Vilne* (1926), des poèmes lyriques et son deuxième roman important, *Montig* (Lundi -1926).

Comme tous les romantiques, Kulbak fait de la nature une manière de panthéisme. Dans *Raysn*, par exemple, il met en scène une famille en relation intime avec la nature**,** mélange les sources stylistiques des chansons folkloriques yiddish et slaves avec des allusions bibliques. Mais, *Montig*, à l'opposé, sous-titré « *Un petit roman* », dépeint la ferveur révolutionnaire après 1917 dans une ville juive sans nom. S'y lit un contraste ambigu entre la tendance déclarée à la passivité chez le protagoniste, un professeur d'hébreu, un intellectuel « sans racines », et l'atmosphère d'activité révolutionnaire et de combativité autour de lui.

Le principal roman de sa période soviétique, *Zelmenyaner* est l'une des œuvres les plus importantes de la prose yiddish soviétique. Kulbak y raconte l'histoire d'une famille juive à Minsk, sur deux générations, face aux changements qui s'opèrent en Union soviétique. Le roman parut en 1935. Il n'avait pas plu aux autorités… ■

À lire

• *Le Messie Fils d'Ephraïm* (roman, trad. Carole Ksiazenicer-Matheron), Imprimerie Nationale - Actes Sud, Paris, 1995, 196 p., 24,80 €

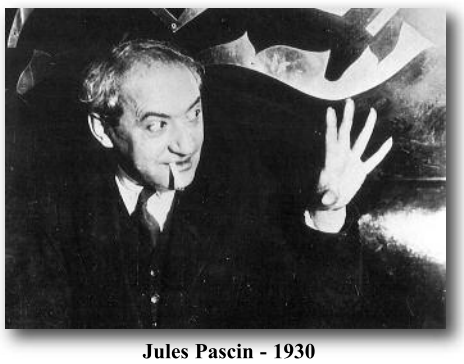
• *Les Zelminiens* (roman, trad. Régine Robin), Seuil, Paris, 1988, 332 p., 35,80 €. Aussi dans l'ouvrage de **Rachel Ertel**, *Ed. Royaumes Juifs (Trésors de la littérature yiddish)*, Vol. II, Robert Laffont, Paris, 2009

• *Lundi* (trad. Bernard Vaisbrot), L'Âge d'homme, Lausanne, 1982

Art

Pascin, peintre emblématique de l'École de Paris entre les deux guerres

par **Gérard-Georges Lemaire**



Jules Pascin - 1930

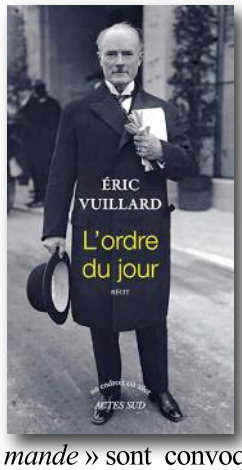
Julius Mordecai Pincas est né en 1885 à Vidin, une petite localité bulgare, dans famille sépharade de onze enfants. Sa mère est d'origine italienne, son père d'origine espagnole. Adolescent désespéré de ne pouvoir s'adonner à sa passion, l'art, Pascin se lance dans une vie de débauche. En 1901, au grand dam de sa famille installée à Bucarest, il fréquente une courtisane. Son destin est scellé : il ne cessera plus de fréquenter les mauvais lieux ni de peindre. Il va étudier à Vienne et à Budapest, en 1902, puis à Berlin et à Munich, en 1903. Et c'est enfin Paris où il arrive en 1905 la veille de Noël. Il loge à Montparnasse, au Grand Hôtel des Écoles, rue Delambre, avant de gagner Montmartre où il habitera à l'hôtel Beauséjour, rue Lepic. Le moment est-il venu de franciser son nom ? Une anagramme fait l'affaire : adieu Pincas, vive Pascin ! Il vit, de mieux en mieux, du revenu des dessins qu'il envoie à la célèbre revue satirique allemande Simplicissimus. La vie parisienne l'exalte, notamment les milieux artistiques. Séduit un temps par les Fauves et les Cubistes, il n'adhère finalement à aucun groupe ou mouvement. Comme Modigliani, il veut faire cavalier seul et travailler à sa manière. Bientôt la chance lui sourit : en 1907, l'année où il rencontre sa future épouse, Hermine David, il expose à Berlin, dans la galerie Paul Cassirer. Il s'installe rue Gabrielle puis rue Joseph-Bara et prend un atelier à Montparnasse, à côté de celui de Van Dongen. Il commence alors à fréquenter les cafés du carrefour Vavin. On le voit parfois à La Rotonde mais le plus souvent à la terrasse du Dôme : ses confrères et ses amis le qualifient de Dômier ad hoc ! Il fait partie désormais de la faune pittoresque mais talentueuse des artistes étrangers qui hantent ces lieux et vont constituer l'essentiel de ce qu'on appellera l'École de Paris.

Las, celui que l'on nomme le Prince de Montmartre, le Magicien du Réel, doit s'exiler en 1914, la guerre ayant fait de sa Bulgarie natale un pays hostile. Il abandonne tout, y compris sa maîtresse, un modèle qu'il partageait avec Matisse. Il gagne la Belgique, avec le peintre tchèque Georges Kars, puis Londres et New York. Aux États-Unis, où il avait exposé dans le cadre de l'exposition internationale d'Art moderne de 1912, il jouit d'une certaine notoriété. En 1915, il épouse Hermine et prend la nationalité américaine. Il se lie d'amitié avec le photographe et galeriste Alfred Stieglitz. Il voyage au Texas, en Floride, à Cuba. De retour à Paris, il change sans cesse de logement, d'atelier, de maîtresse, et continue à voyager. Mais il reste fidèle aux thèmes qui ont caractérisé sa peinture dès le début : les nuits, mondaines ou non, les parties fines, la vie dans les clubs et les cafés.

L'érotisme le passionne et le puritanisme qui règne y compris dans les milieux cultivés et d'avant-garde le scandalise. Pascin voit le monde comme un bordel luxuriant (et forcément luxurieux !), avec beaucoup de beauté et beaucoup de laideur, l'une n'allant pas sans l'autre. Sa peinture, son dessin, ne sont pas simples à définir, c'est quelque chose entre une interprétation très libre du baroque (par l'amour du nombre des figures) et une très lointaine réminiscence et de James Ensor, mais en moins grotesque, et de Toulouse-Lautrec. Il a passionnément aimé décrire le vice et une sorte de décadence, le désir le plus extrême et le plus interlope. Il n'en est pas moins un magicien de l'art car ses compositions sont des merveilles où la lascivité et les mauvaises mœurs vont de pair avec la science de l'expression des corps et de l'agencement des scènes, toujours avec un déséquilibre recherché. Ce citoyen américain né Bulgare est une figure emblématique du Paris de l'entre-deux-guerres. Y compris par le tragique. Quand il met volontairement fin à sa courte vie, en 1930, il n'a que 45 ans. ■

* *L'Œil de Pascin*, Galerie Alain Le Gaillard, Le Minotaure, Paris, jusqu'au 28/10. Catalogue par Maria Tyl.

LITTÉRATURE



L'Ordre du Jour d'Éric Vuillard

par **Jeanne Lafon Galili**

La question que me suggère ce récit serait : qu'est-ce qui fait qu'un moment historique – ici l'avènement d'Hitler, les quelques jours qui précédèrent l'invasion de l'Autriche – devient, investi par l'écrivain, son imagination, ce pouvoir des mots, une fiction vraie et par sa lecture, une autre façon, passionnante, d'être confronté à l'Histoire.

Déjà, le point de vue, très affirmé, est celui d'un narrateur (l'auteur lui-même), glacial, sarcastique qui, dès le premier chapitre, avance ses pions : 20 février 1933 : les « *barons de l'industrie allemande* » sont convoqués par Hitler. Dans la brume de l'hiver, on les devine descendant de leurs berlines noires, complètement déshumanisés, sans visages, désignés par des objets, les habits de leur fonction, « vingt-quatre pardessus… vingt-quatre paires d'épaules rembourrées de laine…, vingt-quatre pantalons à pinces, vingt-quatre chapeaux de feutre qu'ils enlèvent de leurs crânes chauves. Leurs noms n'apparaissent que plus tard et nous les reconnaissons, les Krupp, les Opel, les Siemens. Le spectacle mis en scène par le narrateur commence. Goering d'abord, puis l'acteur principal, Hitler, peut facilement les convaincre : ses mots sont façonnés pour eux. Ne s'agit-il pas d'en finir avec la menace communiste, les syndicats, de « *permettre à chaque patron d'être un führer dans son entreprise* ». Les élections approchent. Pour que le parti nazi triomphe, que son armée soit la plus puissante, il faut de l'argent. Ce n'est pas le peuple qui porte Hitler au pouvoir, c'est l'argent, ce sont les possédants. Précieuse obole, voilà les patrons rassurés, l'argent ? Ils n'en sont pas à une compromission près. D'ailleurs « compromission » semble le mot clé de ce chantage. Il s'agit maintenant de « convaincre » le chancelier Schuschnigg. La scène qui décrit le moment de la compromission, au cours de laquelle le petit dictateur autrichien affolé livre l'Autriche, nous plonge dans une atmosphère de cauchemar, de folie. On est à la fois dans le tragique – Schuschnigg, blême et mort de peur va signer la fin de l'Autriche, les postes importants seront occupés par des nazis – et dans le grotesque puisqu'au même moment se déroule le carnaval de Vienne et que l'on danse et chante dans les rues : « *les dates les plus joyeuses chevauchent ainsi les rendez-vous sinistres de l'Histoire.* » Le grotesque dans ce même chapitre, c'est aussi l'évocation inattendue de Louis Soutter (1871-1942), peintre, dessinateur méconnu enfermé dans un asile et qui, lorsque ses mains ne lui obéirent plus, peignit avec ses doigts ses petits bonshommes noirs tordus, « *pantins hideux et terribles* » comme un présage sinistre.

Reste la compromission, l'inertie de l'Europe. Cette fois, la scène se passe lors d'un dîner mondain à Londres. Ribbentrop fait durer le repas par le récit de ses prouesses pour que l'annonce de l'invasion de l'Autriche soit retardée. Le ton du récit se fait moins ironique et c'est un accusateur qui parle dans l'interrogation qui se répète, de rappels en rappels, « *et on ne savait pas* ». On ne savait pas l'annexion de la Sarre, on ne savait pas le bombardement de Guernica … Six mois après l'*Anschluss*, à Munich, la France et l'Angleterre, Daladier et Chamberlain, « *entre deux rangées de soldats nazis* », sont acclamés par les saluts nazis d'une foule en délire. Fin.

En fait, ce n'est pas un cours d'histoire pour classe de 1e, la littérature est passée par là dans un mélange de réel et de théâtral qui nous fait entrer dans les coulisses de l'Histoire. De façon métaphorique, le magasin hollywoodien des accessoires du cinéma entasse objets, costumes, toutes époques confondues, défroques de l'Histoire.

Les derniers chapitres ne sont plus que tristesse, horreurs et réalité. Les suicides, les Juifs traînés dans les rues, contraints de se mettre à genoux pour nettoyer les trottoirs, le sourire des passants qui regardent… Il y aura les camps dont certains de nos vingt-quatre barons ont tiré force profit. Ils sont toujours là, mais sous forme de choses, ils s'appellent BASF, Bayer, Opel, ils sont nos voitures, nos machines à laver… la pile de notre montre, notre quotidien.

Le récit s'achève, presque brechtien : « *on ne tombe jamais deux fois dans le même abîme. Mais on tombe toujours de la même manière, dans un mélange de ridicule et d'effroi* ». ■

Éric Vuillard, *L'Ordre du Jour,* Éd. Actes Sud, 2017, 160 p., 16 €

Un cheval entre dans un bar de David Grossman

Création radiophonique lecture concert [1]

vue par **Béatrice Courraud**

Les 8, 9 et 10 septembre 2017, La Colline – théâtre national – a proposé, avec France Culture et le Festival Lettres d'Israël, trois jours consacrés à l'auteur David Grossman, lauréat du *Man Booker International Prize 2017*.

Ce qui nous vient d'Israël, en la personne de l'écrivain David Grossman, est essentiel. Dans cette œuvre majeure qu'est **Un cheval entre dans un bar** [2], l'écrivain nous confronte à une dure réalité en s'appuyant sur un humour féroce pour une descente aux enfers.

L'histoire : dans un bar d'une ville d'Israël, Netanya, un humoriste, Dovadé, fait son show en prenant à partie le public jusqu'à l'injurier, l'entraîne dans une sorte de ronde infernale à travers des plaisanteries douteuses, entre autres sur la *Shoah*, pour ensuite évoquer dans une rage et un désespoir croissants son passé d'enfant solitaire et traumatisé. Il a convié pour ce show son ami d'enfance, le juge Avishaï Lazar, qui sera témoin de cette mise à nu.

Nous sommes le public au théâtre de la Colline et restons cloués à nos fauteuils tandis que sur la scène un autre public déçu, voire écœuré abandonne peu à peu ce clown plein d'agressivité et d'amertume à ses turpitudes, à ses cauchemars. Nous rions et sommes pétrifiés par les paroles de Dovadé qui va s'enfoncer et nous enfoncer dans les méandres d'un passé tortueux et torturé et du présent d'un pays déchiré par le conflit israélo-palestinien.

Dovadé, l'enfant devenu l'adulte de 58 ans, l'adulte de 58 ans redevenu l'enfant, avec ses plaintes, sa fureur, sa tristesse, son désespoir, sa solitude, prisonnier de la toile d'araignée qu'il a tissée lui-même pour se protéger du dehors, et dont il va dénouer les fils pour se retrouver à découvert, sans filet de protection sous la lumière crue des projecteurs.

Dovadé se raconte, nous raconte, et ce sont des instants poignants et pathétiques du spectacle, avec cependant des moments de douceur.

Il raconte comment le principal souci de l'enfant était de faire rire sa mère,

comment celle-ci lui avait raconté que, fillette, pendant la *Shoah*, elle avait été cachée dans un wagon et sauvée, oui, sauvée par deux cheminots polonais mais aussi violée quotidiennement par l'un et l'autre pendant six mois et puis jetée hors du wagon comme un sac après qu'ils eurent abusé d'elle à satiété et s'en furent lassés,

comment…

comment sa mère lui chantait une chanson yiddish,

« J'ai oublié cette berceuse yiddish. Elle me la chantait quand je ne réussissais pas à m'endormir, ou quand j'étais malade. Elle me prenait dans ses bras et me berçait : Ay lou-lou, shlof mayn kind, shlof mayn tayere, mayn shepsele, makh tsou di klayne oygelekh..... »

Et puis, dans le désordre de la narration on revient au présent, à une autre réalité, une autre douloureuse histoire, celle de l'occupation par Israël des Territoires, celle de la haine et de la violence. Deux soldats entendent par haut-parleur l'ordre de couvre-feu pour les Arabes. Ces derniers n'ont que cinq minutes pour rentrer chez eux. L'un des soldats aperçoit un Arabe, le vise avec son fusil et le tue. Son ami lui demande les raisons de son geste, et l'autre répond qu'il l'a tué parce que celui-ci n'aurait de toute façon pas pu rentrer chez lui à temps.

C'est là l'un des traits d'humour noir, grinçant, de David Grossman, un humour qui dérange, qui questionne. L'auteur fait partie du camp de la paix, milite pour la fin des violences entre les deux peuples israélien et palestinien, pour un traitement juste de la question palestinienne. Sujet douloureux pour l'écrivain qui a perdu son fils, tué lors du conflit israélo-libanais en 2006. Depuis longtemps, la mort le hante, la violence le hante, l'indifférence le hante.

« Quand on enlève son armure on peut facilement passer d'homme à femme, de jeune à vieux, d'Israélien à Palestinien et on se rend compte que l'on peut faire un brassage de toutes ces identités », déclare-t-il.

Le passage du livre à la lecture mise en espace dans le cadre de l'enregistrement radiophonique en public, réalisé par Blandine Masson, est une grande réussite. Le choix des deux principaux comédiens-lecteurs, Jérôme Kircher (Dovalé) et Wajdi Mouawad (Avishaï Lazar) est révélateur du désir de rapprochement des peuples en cette période de grande intolérance, de susciter un dialogue entre eux, de le créer et le prolonger à travers la littérature, la création artistique… ■

[1] Enregistrement en public de l'adaptation radiophonique du roman *Un cheval entre dans un bar*, traduit de l'hébreu par Nicolas Weill et publié au Seuil, avec Jérôme Kircher (Dovalé), Wajdi Mouawad (Avishaï Lazar) et les acteurs du Groupe 43 de l'école du TNS. Musique Sylvain Cartigny, Joseph Dahan et Colin Russeil. Adaptation et réalisation : Blandine Masson.

À réécouter sur https://www.franceculture.fr/player/export-reecouter?content=436ccd04-a90a-4f08-955a-4ef2ddaee74a

[2] cf. article de Jeanne Lafon Galili consacré au roman in ***PNM*** n°331

Culture

Cinéma La chronique de Laura Laufer

Barbara de Mathieu Amalric
avec Jeanne Balibar, Mathieu Amalric, Aurore Clément

L'acteur-cinéaste Mathieu Amalric joue Yves Zand, réalisateur filmant le personnage de Brigitte, une actrice qui doit interpréter le rôle de la chanteuse Barbara, Jeanne Balibar incarnant les personnages de Brigitte et de Barbara !

Jeanne Balibar, Mathieu Amalric © Waiting For Cinéma 2017 / Roger Arpajou

Le film donne le vertige par ses jeux multiples sur les rôles, lieux et actions. Sommes-nous avec Brigitte sur le tournage du film de Zand, sur la scène d'un music-hall avec Barbara ou avec Jeanne Balibar ? Le film, multipliant illusion et confusion, crée une vérité sur la chanteuse et sur les questions qui se posent à la création par le film dans le film : un ensemble, fruit du regard et de l'imagination de Mathieu Amalric et du jeu d'une prodigieuse comédienne, Jeanne Balibar.

« *C'est un film sur Barbara ou sur vous ?* » lance Brigitte à Zand, question qui se retourne aussi sur Jeanne Balibar et Mathieu Amalric, ici en belle complicité – n'oublions pas qu'ils vécurent ensemble. Loin du faux semblant du biopic, l'imagination ouvre à la vraie vie de Barbara : la petite fille juive cachée durant la guerre, la victime de l'inceste, la chanteuse qui se produit au cabaret de L'Écluse, celle qui chante dans les prisons pour les malades du Sida, la bonne cuisinière et la diva avec ses gestes, ses caprices, ses colères. Dans l'époque qui a vu aussi Brassens et Brel, cette Barbara vit concrète. Ce film ne ressemble à aucun autre et invente une forme troublante. Il invite le spectateur à rêver, dans cette aventure entre fiction, réel, passé, présent, cette Barbara mythique et vraie. ■

Le jeune Karl Marx
de Raoul Peck avec August Diehl, Stefan Konarske

On pouvait espérer qu'un cinéaste intéressé par la figure du jeune Marx transmettrait, à l'instar de l'auteur du *Manifeste du parti communiste*, le désir de changer le monde.

A. Diehl, S. Konarske - Le Jeune Karl Marx - © Kris Dewitte

Pour cela, il aurait fallu que dans ce film le monde existe et que Marx et Engels entretiennent avec lui une relation vivante.

Ce biopic, ni pire, ni meilleur qu'un autre, est typique d'un film académique et naturaliste. Entièrement placé sous le signe de la vraisemblance, on n'y trouve pas de grosse erreur de chronologie sur les faits et la vie privée : Engels, fils de bonne famille de la bourgeoisie industrielle insurgé contre son père ; Marx et Jenny souvent victimes d'expulsions pour loyer impayé ou raisons politiques : de quoi nourrir l'émotion du spectateur.

Mais Marx et Engels ne dépassent guère ici les figures de deux jeunes gens bohèmes, au demeurant sympathiques, qui écrivent ou palabrent dans les chambres ou les salons en chapeau ou tête nue, en redingote ou en robe de chambre. Les acteurs ne sont pas mauvais – le choix de A. Diehl pour le rôle de Karl Marx était judicieux –, mais tous figurent plus qu'ils ne jouent.

Avec « *Pasteur* », Sacha Guitry, amène le spectateur à croire aux bienfaits des découvertes de son héros. Avec « *Les Raisins de la colère* », John Ford convainc de la nécessité de lutter pour changer le monde.

Dans plus d'un western, l'action du personnage impose la loi contre la barbarie et les meilleurs films d'espionnage antinazis montrent la voie de la résistance.

La modernité au cinéma, à travers l'aventure singulière d'une action ou d'une pensée, a pu offrir au spectateur de se situer, de penser l'Homme dans l'Histoire et le Monde : ainsi « *Descartes* », « *Pascal* » ou « *Le Messie* » de Roberto Rossellini, qui n'a pu tourner son « *Karl Marx* » auquel il a tant travaillé avant de mourir. Alexander Kluge, avec son film-fleuve « *Le Capital* » inspiré du projet d'Eisenstein, sur le texte de Karl Marx, a fait œuvre de poésie et de pensée, rejoignant un processus actif qui fonctionne à la lecture de Marx. La vision du film « *Le Jeune Karl Marx* » n'engendre ni passion, ni réflexion. C'est triste. ■

Théâtre La chronique de Simone Endewelt

Libertés ! de Gauthier Fourcade

Spectacle inclassable d'une grande tenue, *Libertés !* part de petits riens qui se transforment à l'aune de l'absurde et du jeu de mots, de la poésie, en grandes pensées philosophiques, sur soi, sur le monde. Le seul en scène commence par une chanson de Moustaki sur la liberté. Un gars gentiment, faussement déglingué, lunaire, désarticulé sort de nulle part, d'une malle, d'un coin d'enfance, et nous raconte des histoires grosses comme l'Univers. Poésie, Histoire, philosophie, politique, société, ode à l'amour fusent à travers des histoires de guingois. Les mots se tordent, détonnent, pour donner des sens pluriels. Avec Gauthier Fourcade, auteur et acteur, les paroles ne s'envolent pas, sauf quand elles ouvrent vers le firmament, qu'elles scintillent comme des étoiles. Les mots se font concrets, concrets, pluriels, empruntant les doubles sens et même les sens interdits. Les mots traquent des vérités, des interrogations, ils s'entrechoquent pour mieux rebondir.

© Pierre Francois

Libertés ! est un voyage au cœur de situations concrètes, imagées, qui bousculent le politique, la vie à deux, l'Europe, les multinationales, la religion, la psychanalyse… La liberté c'est peut-être la possibilité de faire des choix mais peut-on faire des choix sans se contraindre ? Devoir faire des choix n'est-ce pas alors une absence de liberté ? Et si la liberté c'était justement aller jusqu'au bout de soi et savoir se poser des questions ? Est-on vraiment libre dans une démocratie ? Et qu'en est-il quand ce sont les multinationales qui ont pris le pouvoir ? « *Nous ne sommes pas seulement nos actes, mais aussi nos rêves* ». Il y a aussi la magie de l'amour, de la créativité.

Un spectacle qui sent bon les chemins de traverse, la poésie, la créativité, tout ce qui ne va pas de soi. Un spectacle très profond. Nous ne pouvons pas tout vous dire, il faut y aller pour le voir. Gauthier Fourcade est un ovni de la scène théâtrale. Seul en scène, des dizaines de personnages imaginaires l'entourent. Tous vivent à 180 à l'heure. L'énergumène, haut de taille, à la voix forte, vive et posée à la fois, prend une dimension phénoménale sur le plateau.

Inventif et unique, il l'est dans son écriture comme dans son jeu théâtral. N'oublions pas le metteur en scène William Mesguich qui a réglé au couteau la mise en scène, la mise en espace et en jeu. Il a su apporter une esthétique nouvelle et le côté Diogène du personnage. On applaudit, on rit, et on en redemande. ■

*** La Manufacture des Abbesses**, 7 rue Véron Paris 18° jusqu'au 5 novembre (J, V, S 21h, D 17h), rés. en ligne (http://www.manufacturedesabbesses.com/reservations/liberte-avec-un-point-dexclamation/) ou par tel. (01 42 33 42 03)

Les noces de Betìa [1]

René Loyon a remis à l'honneur l'auteur italien Ruzante en portant à la scène son texte « *Les noces de Betìa* ». Peu monté, c'est pourtant un texte qui se prête à une grande théâtralité, puise ses racines dans la paysannerie, contient la réflexion d'une société sur elle-même. Le talent d'écriture de Ruzante dont la théâtralité du texte est servie à merveille par le metteur en scène René Loyon et par des comédiens aguerris, dégage d'une simple intrigue amoureuse, un apport philosophique et sociétal monumental.

Angelo Beolco dit Ruzante (1502-1542), contemporain de Shakespeare, vit dans la campagne de Padoue dans une famille proche de la paysannerie. *Les noces de Betìa* est sa deuxième pièce, une pièce de jeunesse qu'il écrit en vers et en padouan, dialecte dérivé de la langue vénitienne. La traduction en vers irréguliers de Claude Perrus [2] s'inspire du parler de Rabelais, met l'accent sur le grotesque, le familier, et le carnavalesque. L'espace scénique est quasi nu. Tout repose sur le jeu dramatique et corporel des acteurs qui prend une dimension exemplaire. Du théâtre haut de gamme comme on n'en fait plus beaucoup. On vous le recommande. ■

Les Noces de Betìa, mise en scène René Loyon © Nathalie Hernieux

[1] Vu au Théâtre de l'Épée de Bois (Cartoucherie). Jusqu'au 15 octobre, du jeudi au dimanche. Rés : 06 61 96 62 52

[2] *Les noces de Betìa* de **Ruzante** trad. de Claude Perrus, éditions Circé.

Exposition

Boris Taslitzky au MAHJ
(Chronique du quotidien à Buchenwald)

En 2016, la fille du peintre Boris Taslitzky, Évelyne Taslitzky, faisait donation au Musée d'art et d'histoire du Judaïsme (MAHJ) d'un ensemble d'œuvres de son père comprenant deux tableaux datant de 1927, un autoportrait à l'âge de seize ans et un portrait de sa mère, assassinée à Auschwitz, et dix dessins réalisés à Buchenwald, de 1944 à 1945. Le Musée en organise l'exposition du 27 septembre 2017 au 22 avril 2018. À voir impérativement !

Fils de Smerko Taslitzky, un ingénieur, et d'Anna Riback, couturière et fille de rabbin, tous deux immigrés de Russie, Boris naît à Paris en 1911. À quinze ans, il fréquente déjà les académies de Montparnasse, puis l'École nationale des beaux-arts de Paris. Son atelier devient vite un lieu de rencontre où se retrouvent des écrivains comme George Besson, Francis Jourdain, Louis Aragon et les peintres Gromaire, Lurçat, Gimond, Giacometti, Picasso…

La mort de son père, tué au front en 1915, lui inspire une haine de la guerre. En 1933, il rejoint l'*Association des écrivains et artistes révolutionnaires* (AEAR) qui s'élève contre la montée du fascisme. Il sera le secrétaire général de sa section des Peintres et Sculpteurs. Deux ans plus tard, en 1935, il adhère au Parti communiste. Le Front populaire le mobilise.

En 1936, lors de la présentation de *Quatorze Juillet*, une pièce de Romain Rolland, il participe à l'exposition qui réunit notamment Picasso, Léger, Matisse, Braque, Jean Lurçat, Henri Laurens et Pignon dans le hall du théâtre de l'Alhambra. En 1937, il dessine pour le journal progressiste *Ce soir* d'Aragon et Jean-Richard Bloch. Il devient en 1938, secrétaire général des Peintres et Sculpteurs de la *Maison de la Culture de Paris*.

Arrive la guerre. Mobilisé, Boris Taslitzky est fait prisonnier en juin 1940. Il s'évade en août, rentre à Paris et s'engage dans la Résistance au sein du *Front national de lutte pour la libération et l'indépendance de la France*. Arrêté en novembre 1941, condamné à deux ans d'incarcération, il connaît les prisons de Riom et de Mauzac avant d'être interné au centre de Saint-Sulpice-la-Pointe en 1943. Francis Crémieux, un grand journaliste et écrivain racontait : « *Un jour de novembre 1943, nous avons vu arriver à Saint-Sulpice un grand garçon aux cheveux noirs filés de blanc. […] Il avait un nom très difficile à prononcer ; on ne l'appelait que par son prénom. Il était peintre, dessinateur, on ne savait pas très bien. Tout de suite, on lui demanda de peindre des décors de théâtre […] avec de la peinture à l'eau, arrachée aux griffes de l'administration du camp, sur de la toile de paillasse…* ».

C'est ainsi que Boris Taslitzky peint un ensemble de fresques gigantesque dans les baraquements du camp. Au début de l'année 1945, Aragon le qualifiera de « Maître de Saint-Sulpice » dans la revue de sensibilité communiste *Regards* : « *Extraordinaires fresques énormes [elles mesurent cinq mètres de long sur trois mètres de haut NDR]. Les personnages en sont presque deux fois grandeur nature. Calmement, devant les G.M.R., les miliciens, les Boches, celui que nous appellerons donc le Maître de Saint-Sulpice les peignit comme un défi, incompréhensiblement supporté par les geôliers* ».

Le 31 juillet 1944, Boris est déporté à Buchenwald. Il y rejoint la Résistance intérieure et participera à l'insurrection de 1945. Mais surtout, il se fait témoin de l'univers concentrationnaire nazi en réalisant, clandestinement, près de deux cents croquis et dessins, et cinq aquarelles. Aragon en tirera, en 1946, un album intitulé *Cent dessins faits à Buchenwald*. L'album sera réédité en 1978 par l'*Association Buchenwald-Dora*, l'ensemble très largement enrichi est paru ensuite en avril 2009 chez Biro Éditeur. Le *Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme* a consacré à ce témoignage graphique une exposition en 2006.

Après la guerre, Boris Taslitzky, dont la mère a été assassinée à Auschwitz, s'engage dans la lutte anticolonialiste, consacrant une série de dessins et de peintures à l'Algérie et à son peuple sous tutelle française. Ils seront présentés à la galerie parisienne André Weil en janvier 1953.

« *Si je vais en enfer,* disait-il, *j'y ferai des croquis. D'ailleurs, j'ai l'expérience, j'y suis déjà allé et j'y ai dessiné !* ». ■ **BF**

* *Faites entrer l'infini*, n° 17, juin 1994

Le comiteboris vous informe - *Retour sur l'affaire de la crèche de Levallois*

Boris Taslitzky : cet artiste antifasciste de la première heure, nos lecteurs le connaissent bien [1]. Dès 1946 Aragon réunissait en un premier album, indispensable à l'histoire et à la connaissance de la déportation les *Cent onze dessins faits à Buchenwald*.

Boris, le MAHJ, qui lui a consacré en 2006 l'exposition « *Buchenwald : l'arme du dessin* », le met cette fois-ci à l'honneur avec l'exposition « *Si je vais en enfer, j'y ferai des croquis !* » grâce à la donation d'Évelyne Taslitzky.

Boris, enfin, Patrick Balkany, l'ancien maire de Levallois-Perret, a lui aussi mis son œuvre à l'ordre du jour quand en 2015 il a décidé de démolir la crèche Louise Michel, magnifiquement ornée de fresques qui, dédiées à « *Louise Michel et aux enfants de Nouméa* », offraient aux enfants de Levallois des images d'une fraîcheur paradisiaque [2]. Où l'on voit que, dans une société malade du profit, le prix du m² immobilier menace d'être mortel pour l'art. Car des lits de crèche, il n'y en a pas de trop, à Levallois, où l'on compte 850 demandes insatisfaites !

L'action du *Comité Boris* [3] et des Levalloisiens a dans un premier temps empêché la destruction d'œuvres dont la perte serait irréparable sur les plans artistique, historique et mémoriel. Le Tribunal administratif de Cergy-Pontoise, qui a été saisi, n'a pas encore tranché. La demande de classement des œuvres au titre des Monuments historiques est en cours.

Ce 13 septembre, la municipalité a fait apposer à côté du permis initial un permis modificatif où il n'est pas fait état des œuvres de Boris Taslitzky. Les Levalloisiens vont devoir déposer un nouveau recours et donc encourir des frais supplémentaires.

Nous recourons donc une nouvelle fois à votre générosité [4] **et vous invitons à faire connaître notre cause. L'engagement est plus impératif que jamais ! Soyons encore une fois solidaires, apportons notre soutien : pour l'art, pour l'enfance, contre la spéculation** ■ ***PNM***

[1] cf. entretien « *Taslitzky, témoin de l'avenir* » recueilli par Hélène Amblard et publié dans les ***PNM*** n° 332 à 335 (décembre 2015 à avril 2016).

[2] Crèche Louise Michel, 13 rue Vergniaud, Levallois-Perret - Panneaux : 9m x 3m avec un retour de 2m x 3m pour l'un, 5m x 3m pour un autre et 3m x 2,25 pour les trois plus petits.

[3] cf. ***PNM*** n° 328 Hors série (*Appel de l'UJRE – Son œuvre doit être sauvée*)

[4] **http://comiteboris.wordpress.com/2015/11/25/soutien-financier** ou chèque rédigé à l'ordre de **UJRE/*PNM* – soutien au Comité Boris** à adresser à l'**UJRE/*PNM*** (Comité Boris) – 14 rue de Paradis – 75010 Paris

À voir

Les 5 ans de Drancy

Le *Mémorial de la Shoah de Drancy* a cinq ans. À cette occasion, une exposition « ***Drancy, au seuil de l'enfer, dessins de Georges Horan-Koiransky*** »* y est organisée en partenariat avec le département de la Seine-Saint-Denis, du **17 septembre 2017 au 15 avril 2018**. ■ *

http://drancy.memorialdelashoah.org

* ***Georges Horan*** *fut un témoin bien particulier du plus grand camp de transit des Juifs en France : Drancy. Tout au long de son internement, il a su observer et croquer le quotidien de « la cité de la Muette ... »*